



HAL
open science

Hommage à Claude Couffon

Ina Salazar, Laurence Breysse-Chanet

► **To cite this version:**

Ina Salazar, Laurence Breysse-Chanet. Hommage à Claude Couffon. *Iberic@l*, 6, p. 151-189, 2014.
hal-03947984

HAL Id: hal-03947984

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03947984>

Submitted on 13 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

En hommage à Claude Couffon



Textes et documents rassemblés à la suite de l'hommage
du vendredi 9 mai 2014
à l'Institut d'Études ibériques et hispano-américaines
par Laurence Breyse-Chanet et Ina Salazar

CRIMIC-PIAL / LASLAR

L'âme (poème inédit)

De mon balcon du ciel je regarde la terre :
les miens sont là, assis, devisant au jardin ;
ils mangent, boivent, rient, tout au plaisir de vivre,
heureux de partager sans frein les liens du sang.

Je me penche un peu plus et j'entends leurs propos
chargés de saines joies et de projets radieux.
Groupés autour de cette table qui fut mienne,
Ils me font regretter de n'être plus des leurs.

Où est la mort ? Ici à ce balcon ? Mais non !
Rescapée de l'enfer et du noir purgatoire,
vouée à l'éternité, je peux, loin de mes os,
contempler du néant la vie brève mais vraie.

Claude Couffon

Ce poème nous a été confié au mois de juin 2014 par Hughes Labrusse, pour notre publication dans Iberic@l. Nous lui laissons la parole à son propos :

« C'est un poème assez étonnant. Claude Couffon me l'avait confié en 2011, je crois. Si vous le publiez, comment l'annoncer ? Tout simplement peut-être en mentionnant que c'est un poème inédit que j'ai lu dans l'Église de Villers-le-Sec ? Je ne me souviens plus des circonstances dans lesquelles il m'a remis ce curieux texte, mais peut-être faut-il en respecter le présent qu'il m'a fait de son pressentiment. Autrement dit l'événement lui-même. C'est bien plus qu'un simple poème inédit parmi d'autres. »

En hommage à Claude Couffon

Sommaire

Photo de Claude Couffon
Hughes Labrusse

« L'âme »
poème inédit de Claude Couffon

Présentation
Laurence Breysse-Chanet (CRIMIC, EA 21 65)

Photo de Claude Couffon et d'Hughes Labrusse
donnée par Hughes Labrusse

« Moi aussi j'ai vécu »
Hughes Labrusse (Philosophe et poète)

« Claude Couffon : portrait du traducteur en poète-explorateur »
Jean-Yves Masson (Professeur, CRLC, Paris-Sorbonne)

« Chemins croisés. Claude Couffon et la revue *Europe* »
Jean-Baptiste Para (Rédacteur en chef, poète, critique et traducteur)

« Claude Couffon : journaliste, professeur, traducteur sous le signe de la poésie »
Marie-Claire Zimmermann (Professeur émérite, Paris-Sorbonne)

« El curioso caso del poeta Couffon, o "la noche dicta su silencio" »
Jorge Nájjar (Poète péruvien)

« Los dioses en crepúsculo »
Alejandro Calderón (Poète péruvien)

Deux poèmes et leur traduction par Claude Couffon
Luis Mizón (Poète chilien)

Intervention de Miguel Couffon

« Alzheimer »
poème inédit de Claude Couffon

En hommage à Claude Couffon
Séminaire interuniversitaire CRIMIC-PIAL/ LASLAR
du vendredi 9 mai 2014

Laurence Breysse-Chanet et Ina Salazar

Au terme de cette année universitaire, qui nous a rassemblés dans le cadre des activités du PIAL, séminaire de poésie du CRIMIC, joint au LASLAR de l'Université de Caen, où Ina Salazar est Professeur, les circonstances qui nous ont réunis le vendredi 9 mai 2014 sont bien différentes de celles qui d'habitude nous donnent l'occasion de nous retrouver.

Ina Salazar et moi avons en effet souhaité que l'hispanisme et les amis de la poésie puissent trouver un lieu où rendre l'hommage que nous devons tous au grand hispaniste, traducteur et poète que fut Claude Couffon, disparu le 18 décembre dernier. Un lieu profondément justifié, car comme on le sait, Claude Couffon a enseigné à l'Institut Hispanique – je me souviens en particulier que je lui dois la découverte émerveillée de Cortázar.

Merci tout particulièrement à son fils Miguel Couffon d'être venu se joindre à nous, en compagnie de sa fille, Aurélie. Son autre fils, Gilles, qui habite au Mexique, se joint à nous par la pensée. Certains amis n'ont pu être là et nous ont demandé de les en excuser – tous savent que les présences invisibles sont des présences vraies.

La revue *Iberic@l* a ensuite accepté d'être le lieu où garder mémoire de notre rencontre, nous lui en sommes reconnaissants. Pour elle nous avons bénéficié de la généreuse confiance d'Hughes Labrusse et de Miguel Couffon, qui nous ont confié divers documents.

Découvreur, pionnier même, le mot est lancé, chaleureux avec tous dans la vie et pour les livres, tel est celui dont le souvenir est ici évoqué dans la ferveur. Lui qui savait si bien, en visitant à Orihuela le jardin de Miguel Hernández, noter la disparition du citronnier, ou celle, prochaine, du figuier : « derniers témoins d'une période bucolique et somme toute heureuse de la vie du poète », notait-il, des arbres voués à la mort et à l'oubli – mais que Claude Couffon savait sauver par sa parole, car il était poète.

Cet hommage compte plusieurs temps, reliés par l'amitié et l'admiration profonde.

Tout d'abord, en ouverture, une intervention d'Hughes Labrusse, chargé de gérer l'œuvre intellectuelle de Claude Couffon. Nous lui devons les deux photos de Claude Couffon qui accompagnent cet hommage. Elles sont parmi les dernières, prises par le grand ami qu'il fut pour Claude Couffon.

Nos lecteurs constateront que deux poèmes inédits de Claude Couffon encadrent cet ensemble – et nous les y joignons avec grande émotion. L'un, que nous avons placé en tête de cet ensemble, est un étrange pressentiment de sa propre mort. L'autre, qui le clôt, un pressentiment de la disparition de l'autre, un geste de conjuration peut-être. Le premier nous a été donné par Hughes Labrusse, qui l'a lu à l'église, le jour de l'enterrement de Claude Couffon. Le deuxième nous a été confié par Miguel Couffon, par l'intermédiaire de Nicole Gdalia, directrice des Éditions Caractères, qui a souhaité par fidélité dans l'amitié se rendre à notre hommage du 9 mai. Précisons ici que la Collection « Cahiers Latins », des Éditions Caractères, a été fondée en 1951 par Claude Couffon, qui n'a jamais cessé d'y être présent jusqu'à la fin de sa vie, aux côtés de Jean Portante qui avait pris le relai de la direction de la collection.

Que tous soient vivement remerciés de leur générosité.

Comme il l'a spontanément proposé en apprenant notre désir d'organiser cet hommage, Jean-Yves Masson prend ensuite la parole. Professeur au Centre de Recherches en Littérature Comparée de l'Université Paris-Sorbonne, c'est par l'énorme tâche qu'il mène à bien aux Éditions Verdier, *l'Histoire des traductions en langue française* – qu'il a présentée à ce séminaire en avril –, qu'il a pris conscience de l'étendue de l'activité de ce traducteur infatigable qu'était Claude Couffon – dont le travail est depuis longtemps connu et reconnu bien sûr, mais dont l'ampleur s'étend malgré tout encore bien au-delà de ce que l'on peut penser.

C'est ce que confirme Jean-Baptiste Para, rédacteur en chef de la revue *Europe*, qui pour nous s'est penché sur les engagements radicalement pionniers de Claude Couffon, dans une revue qui très tôt a été tournée vers le monde hispanique et latino-américain. Claude Couffon a contribué très certainement à cette ouverture, en mettant ses pas dans ceux d'écrivains espagnols et d'Amérique latine encore peu connus alors, car les évidences d'aujourd'hui se doivent d'être remises en perspective.

Nous remercions aussi vivement Marie-Claire Zimmermann, professeur émérite à l'Université Paris-Sorbonne, qui évoque le collègue et l'ami aussi bien.

Ensuite, Ina Salazar et moi-même avons souhaité donner la parole à trois poètes.

Deux poètes péruviens tout d'abord, qui furent très proches de leur traducteur et ami. Jorge Nájjar nous dit de fait son attachement au souvenir profond de Claude Couffon. À sa suite, Alejandro Calderón nous confie un poème qu'il a dédié à son traducteur et ami – tant pour lui comme pour tant d'autres, tout était relié.

Le poète chilien Luis Mizón, qui a été traduit par Claude Couffon à la mort de Roger Caillois, redonne vie à cette amitié, en nous livrant à son tour quelques moments de rencontre privilégiée dans le poème.

Enfin, il nous tenait à cœur de donner la parole à Miguel Couffon. Comme je l'annonçais, ces pages ouvertes sur la mémoire ont pour point d'orgue, dans leur élan contre l'oubli, un poème inédit que Claude Couffon a dédié à sa femme, intitulé « Alzheimer ». On y voit au bas l'écriture même du poète, trace fragile, mais préservée : Nicole Gdalia a retrouvé ce poème, l'a remis à son fils, qui nous a fait l'amitié de nous le confier à son tour.



Moi aussi j'ai vécu

Hughes Labrusse

Claude Couffon nous a quittés en décembre dernier, un peu avant Noël. Nous vivions à quelques kilomètres l'un de l'autre. En 2010, après le tremblement de terre en Haïti, j'ai reçu à la Bibliothèque de Caen Jean Métellus, Suzanne Dracius et l'éditeur Jean-Benoît Desnel. Ce dernier s'est avisé de prendre en considération mon voisinage avec Claude Couffon pour que je conduise avec lui une série d'entretiens. Bien que Lina Zerón les eût partiellement réécrits au Mexique sous une forme quasi-romancée, Claude Couffon n'avait pas achevé ses Mémoires. Nous avons examiné la proposition de Desnel, mais il nous est apparu que des conversations ouvertes conviendraient mieux à la situation. En effet, si je ne suis ni hispanisant ni traducteur, nos chemins se sont souvent croisés et nous désirions confronter nos vies parallèles, nos engagements, nos expériences poétiques. Nous nous sommes rencontrés régulièrement pendant trois ans, rue Charles Mousset ou chez moi et notre ouvrage est parvenu à son terme. S'il exige encore des aménagements et des retouches, il n'attend plus que sa publication.

Dans le temps relativement bref qui m'est imparti, je n'évoquerai que deux ou trois points qui me paraissent essentiels pour saisir la personnalité de Claude Couffon. L'éclairage que j'en donne ne peut être que fragmentaire et je ne doute pas qu'il exigera les corrections amicales de ceux qui l'ont côtoyé, bien plus longtemps que moi, notamment dans son métier de traducteur.

Avant tout autre développement, je tiens à rendre hommage à Gabriel García Márquez. Cependant, à sa disparition il n'a été guère fait mention dans les médias de Claude Couffon. Pourtant il a traduit cet écrivain exceptionnel de 1977 à 1983. Tout d'abord, *L'automne du patriarche*, puis *Les funérailles de la grande Mémé*, *L'incroyable et triste histoire de la candide Erendira et de sa grand-mère diabolique*, *Récit d'un Naufragé*, et pour point d'orgue, *Chronique d'une mort annoncée*, en 1981, enfin *Des feuilles dans la bourrasque*, toutes ces publications chez Grasset.

Je laisserai à nos amis hispanisants le soin d'évaluer les qualités manifestes de cet immense traducteur que fut Claude Couffon. J'éprouve une grande admiration pour tout ce qui relève de la traduction, convaincu que toutes les composantes de l'existence en dépendent. C'est paradoxalement ce qui m'a empêché de devenir traducteur, confronté comme je l'ai toujours été à ma propre langue. Chaque phrase échangée, chaque mot m'ont toujours renvoyé aux questions de la transmission, du témoignage, de l'interprétation, de la déperdition. Chaque nom m'est toujours apparu comme un fragment de l'inconnaissable, de l'imprononçable. Le langage nous met hors de portée de ce qui, en apparence, se laisse dire. Cette extravagance, cette *alogie* ou cette impertinence, pour reprendre un terme de la scolastique, s'est toujours traduite par la nécessité impérieuse de marquer un recul devant toute parole, comme un peintre devant son tableau. C'est dans cet état d'esprit que j'ai débattu avec Claude Couffon des choix et des difficultés de la traduction. Il n'ignorait rien des glissements différentiels qui se produisent d'une langue à une autre, mais il faut en retenir qu'il en fit les enjeux de sa propre existence dans un double souci de s'inventer une légitimité et parfois de mythifier sa vie. La mise en espace et l'exactitude distancée de tout écart sont les conditions préalables à la traduction. Comme elles le sont par avance pour toute nomination. Claude Couffon n'ignorait rien de cet effet de perspective et de divergence qui, d'emblée, interdit toute adéquation autre qu'*imaginaire*.

S'ajoute à cet étrange hiatus, la grande part de hasard qui a décidé de sa trajectoire, en lui offrant le double alliage d'une chance insolite et d'une nécessité improbable. Je ne sais s'il était doué pour l'étude des langues. Il n'était pas à l'aise avec l'anglais. Quoi qu'il en soit, un événement décisif va l'orienter vers l'espagnol. Peu avant la fin de la guerre, la famille s'installe à Flers, dans l'Orne. Un voisin l'initie

au jardinage. Il a gardé la main verte et il admettra avec moi que cette prime vocation lui fut très utile dans son tuteurage des auteurs latino-américains, tant il fut soucieux d'attribuer avec exactitude des noms à la faune et à la flore. Dans le *glossaire* du *Chant Général* il précise qu'il a essayé de définir les termes intraduisibles concernant cette flore et cette faune d'Amérique latine, comme le *boldo*, le *canelo*, le *lithi* dont le feuillage provoque des éruptions cutanées, le *quetzal*, autant d'arbres ou d'oiseaux dont la description varie selon les régions. Lui ayant parlé de la traduction par l'un de mes fils de la *Tigra*, un roman de l'écrivain équatorien La Quadra, il souligna que c'était l'un des termes les plus difficiles à traduire. *Tigre* désigne une multitude de fauves, sauf le tigre. En l'occurrence, il s'agit d'une femme, une *tigresse*, ce qui résout la question. Mais à l'époque de son jardinage, Claude était bien loin de penser devenir traducteur. Plus tard, il suivit les cours du Collège de Flers afin de préparer le concours de l'École Normale. Les futurs instituteurs avaient aussi la possibilité de préparer le baccalauréat dit moderne. Cependant se posait le problème d'une deuxième langue obligatoire. Or il n'était plus guère possible d'étudier l'allemand, surtout en deux ans. Le principal du Collège pensa à l'espagnol, *un coup de génie* soulignera Claude Couffon. Comme il n'y avait pas de professeur en Normandie pour cette langue méridionale, on fit appel à un instituteur, sans doute un réfugié de la guerre d'Espagne, qui vint enseigner sa langue au candidat et qui ne manquait pas, à cette occasion, d'évoquer avec passion les Brigades Internationales. Claude Couffon l'accompagnait à bicyclette pour pêcher, dans son village, et il fut ainsi initié à des poètes et écrivains comme Rafael Alberti, Miguel Hernandez, Antonio Machado. Bref, il fit de lui un républicain espagnol qui ne cessa, par la suite, de se joindre à tous les combats contre les dictatures soutenues par l'impérialisme américain. Claude fut reçu avec mention à son examen. Il était sans doute le seul, à cette époque, s'amuse-t-il à raconter, à parler espagnol en Normandie. Si donc il ne fut pas autodidacte, son apprentissage n'en fut pas moins sinusoïdal.

On connaît la suite. Je n'en retracerai pas les longues étapes. Je m'arrêterai seulement sur l'épisode qui l'a rendu célèbre dans le monde entier, son séjour à Grenade sur les pas de García Lorca. De 1946 à 1949, il effectue des recherches sur la mort du poète. Il retrouve des textes oubliés, notamment *Impressions et Paysages* et le *Petit Théâtre* Il les traduit et les présente à Albert Camus qui les publie. Il lui demandera par la suite de travailler avec lui aux éditions Gallimard. Le 18 août 1951, sous le titre *Ce que fut la mort de García Lorca*, le Figaro Littéraire publie un article où est révélée pour la première fois la vérité sur les derniers jours du poète espagnol, exécuté par un groupe terroriste, *L'Escuadra Negra*, et non par les gardes civils franquistes. Son corps n'a jamais été retrouvé. Cet article lui vaut immédiatement la considération de nombreux écrivains latino-américains. La violence des débats et les déchaînements qui suivirent en entraînant, par ailleurs, une adhésion sans réserve autour de Claude Couffon n'en sont pas moins surprenants, dans la mesure où, de toutes les façons, les méthodes expéditives employées, d'où qu'elles venaient, se réclamaient de la dictature. Mais sans le vouloir expressément Claude Couffon, par ses recherches intempestives a su toucher un point extrêmement sensible, à savoir les débordements inévitables et incontrôlés qui se rattachent toujours à ce type de régime totalitaire.

Claude Couffon devient conseiller littéraire de Maurice Nadeau. Il fonde également avec Charles Aubrun le Centre de Recherche de l'Institut d'Études Hispaniques dont il sera le secrétaire général. Le nombre impressionnant de ses traductions, plus d'une centaine à ce jour, commence un peu plus tard et repose sur deux socles, une publication de Nicolas Guillén, en 1964, et une autre de Rafael Alberti, en 1965, toutes les deux dans la prestigieuse collection des *Poètes d'aujourd'hui*, chez Seghers.

Ces quelques rappels étaient nécessaires, ne serait-ce que pour faire apparaître en filigrane le caractère fortuit de l'aventure. Il va infléchir la touche du traducteur davantage marquée par la sensibilité, par un flair surprenant, que par tout projet intellectuel. Cela ne retire rien aux convictions acquises et à ses déterminations politiques. Là encore, elles s'appuient moins, à cette époque, sur des conflits idéologiques majeurs que sur le désir de *se traduire* sans réserve devant des compagnons de route. Le rôle

qu'il attribue à son affinité avec les auteurs et les textes est plus déterminant encore. Ses innombrables articles sur la littérature latino-américaine donnent le ton. Claude Couffon allait à la rencontre des écrivains, des gens, des habitants d'un pays et de leur langue, de leur foisonnement comme dictionnaires vivants. Par certains côtés, cette attitude est celle d'un baroudeur ou d'un routard, pour le dire avec les mots d'aujourd'hui.

Pablo Neruda meurt en 1973. L'année suivante paraissent ses *Mémoires, J'avoue que j'ai vécu*. Lors des trois années pendant lesquelles j'ai travaillé avec Claude Couffon, il n'a cessé de me répéter, comme un leitmotiv, *Moi aussi j'ai vécu ! Moi aussi j'ai vécu !* Il voulait même faire de cette affirmation le fil conducteur de nos conversations.

Certes, cette insistance se réfère en premier lieu à sa vie personnelle, mais elle peut également s'éclaircir à la lumière des commentaires de Benjamin sur la tâche du traducteur. La traduction est, en quelque sorte, en retard sur l'original. Elle en procède mais ne signifie rien pour lui, si bonne soit-elle. Elle en assure la survie, mais une vie au-delà de celle, immédiate, des œuvres. C'est à cette survivance que se réfère discrètement Claude Couffon. Si elle appartient à la spectralité qui n'est ni la vie ni la mort, elle n'en hérite pas moins d'une responsabilité pour la survie de l'original. Le traducteur est endetté envers lui, mais la survie de ce dernier dépend à son tour du traducteur. Si bien que le rapport peut curieusement s'inverser. L'original se laisse traduire un nombre indéfini de fois, alors que la traduction, semble-t-il, ne se laisse pas traduire. Toutefois, ce paradoxe est loin d'être une évidence. Il nous arrive de traduire des textes d'une langue à une autre, dont les originaux sont définitivement perdus. Bien plus, certains textes réputés originaux n'en sont pas vraiment, en quoi même une signature peut être expropriée.

Claude Couffon était d'une grande inquiétude à cet égard. Il craignait que l'on puisse croire qu'il avait vécu par procuration, lui qui fut happé très tôt par le journalisme d'investigation, par ses relations étroites avec les auteurs, par ses voyages et ses missions culturelles. Cette tension imperceptible n'en était pas moins très vive. Claude, qui n'avait cessé de donner du sens aux autres, m'a souvent donné l'impression de vouloir, sinon rattraper sa vie, du moins lui permettre de fleurir à son tour.

Je me suis fait un malin plaisir de l'initier à certaines postulations de la Cabale, selon laquelle la vraie langue ne peut jamais être parlée ni accomplie. Bref que l'absence d'identité personnelle est garante du mystère qui nous entoure. Il n'en souffrait pas moins, avec pudeur, de ce risque d'un défaut d'individuation qui fut pourtant à la base de l'estime de tous ceux auxquels il a livré son temps et sa peine avec une générosité sans égale.

La traduction s'accompagne de la secondarité de la signature du traducteur. Le cri de Claude Couffon, *moi aussi j'ai vécu*, affirme que les portes de la traduction, sans doute comme celles de la Loi, n'enferment pas la vie du traducteur dans le silence, mais la dédoublent. Face à toutes les signatures qui recouvrent son nom, Claude Couffon a voulu sauver le sien en les infiltrant pour les contaminer sans les trahir, y glisser sa langue, son idiome et se nourrir de leur chair. Qui mange qui ? L'un vit activement par lui-même et l'autre l'ingère, mais au contraire d'un parasite, lui fait écho, en prolonge la voix, la diffuse. Comme il le dit dans un de ses poèmes, *Le Voyage immobile*, il a fait de ses voyages, de ses lectures, de ses traductions les rêves de son jardin et de sa forêt vierge. Écrire, lire et traduire, c'est procéder à des greffes sans fin dont les traces sont autant d'effacements.

Sans doute y a-t-il dans cette démarche une part de narcissisme inconscient, à la condition de comprendre que Narcisse ne s'est pas complu devant son miroir, mais se trouvait soudainement face à une image qu'il ignorait être la sienne, comme un aveugle qui tâtonne. Cette expérience s'accompagne d'un état de sidération devant les translations accomplies, comme pourrait le ressentir Narcisse se découvrant autre que lui-même devant une fleur qui a capté son nom. Et puis à la fin Claude Couffon s'écriera : *Certes, ce sont des simulacres d'existence, ils piratent mes souvenirs, ils ont contribué à une complète*

mutation de mes jours et de mes nuits, mais ils n'en sont que plus fidèles aux chapitres de ma vie. C'est pourquoi Claude n'a jamais cherché d'autres justifications à son passé. Il y reconnaît une aliénation à laquelle il refuse tout éclairage réflexif. Il traduisait parce qu'il traduisait, et parce que *ce sont les gens qui m'intéressent*, avouait-il. Il s'expose devant eux, devant les auteurs qui deviennent ses amis, son équipage, devant les femmes et les hommes qui se profilent dans les romans. Il n'a pas d'autre raison de traduire que d'aller vers eux, vers leur vie ou vers leur mort, comme par exemple celle de García Lorca. Claude Couffon n'a jamais conceptualisé la traduction. Il l'a mise en pratique sans sourciller, avec délectation. Nous étions d'accord sur le fait que la possibilité de traduire provoque un beau désordre dans le monde. C'est faire advenir des spectres, eux-mêmes issus d'une écriture spectrale. Au passage, tous ces fantômes s'abreuvent de la langue. Et tout se passe comme si un greffier kafkaïen en recueillait les témoignages.

C'est ce que rappelle l'allocution de Léopold Sedar Senghor qui remet à Claude Couffon la légion d'honneur en février 1986 : « Vous aurez remarqué, d'après les noms que nous venons de citer, que Claude Couffon est un découvreur *engagé*. Oh ! je sais que le terme est, aujourd'hui, passablement discrédité. Mais il retrouve tout son sens lorsqu'il lui est appliqué. En effet, pour lui, chaque auteur, surtout au moment de sa découverte, était aussi le témoin et le témoignage d'une situation qu'il fallait faire connaître en brisant les murs de l'indifférence ou de la désinformation, qui ont si longtemps faussé les termes de nos échanges. »

La traduction est le témoin d'un témoignage, d'une foule de témoignages dont les liens inextricables peuvent, en définitive, nous perdre. Ils oscillent d'une part entre ce qui a été dit et l'intraduisible, de l'autre entre le silence et le traduisible, parmi des masques qui ne cessent d'inverser les rôles, d'escamoter les frontières de la langue. En quoi je ne partage pas la formule de Wittgenstein selon laquelle *ce que l'on ne peut dire, il faut le taire*. Cette injonction est déjà par elle-même une manière de rompre le silence auquel on se croit tenu. Par la traduction, ce que l'on ne peut pas dire est à la fois transmis et tu dans sa déperdition.

Ne serait-ce pas là suggérer tout simplement ce qu'est la poésie ? C'est en poète que traduit Claude Couffon. Il aspire à rencontrer le texte pour en savourer la moelle et pour l'exalter. Valéry disait que le lion fabrique du lion quand il dévore sa proie. Non que Couffon ait fait du Couffon, mais ses traductions produisent du texte traduit. J'insiste sur cet aspect cannibale et cette avidité qui n'excluent nullement l'exploration et une grande expérience anatomique des langues et de leurs spécificités. Il exclut l'aridité de la spéculation, de la théorisation systématique, de l'activité traduisante dans un système linguistique en vue de définir une historicité de sens. Claude m'a fait invariablement remarquer qu'il s'était toujours fort ennuyé dans les colloques consacrés à la traduction. Il leur préférerait les ateliers d'écriture et de traduction. Si je voulais en savoir plus sur son fonctionnement, il traduisait aussitôt devant moi, sans plus de manière, un poème, comme le ferait un calligraphe. Je pensais alors au titre de Joë Bousquet, *Traduit du silence*, commenté dans *La part du feu* par Blanchot comme un effet de littérature qui voudrait demeurer une traduction à l'état pur, allégée de quelque chose à traduire « *pour retenir du langage la seule distance que le langage cherche à garder vis-à-vis de lui-même et qui à la limite doit aboutir à son évanouissement.* »

Cet effacement est celui de Claude Couffon, Il s'est fondu dans son œuvre de traducteur comme le Facteur Cheval s'est incrusté dans les matériaux et les cailloux étrangers qu'il accueillait les mains ouvertes. Claude Couffon connaît son métier sur le bout des doigts, mais il ne le réfléchit pas autrement que dans l'accomplissement de son métier. C'est bien la démarche d'un poète qui ouvre le passage à des événements d'écriture hétérogènes et laisse advenir la langue sur des chemins aléatoires où elle meurt et ressuscite, dans la continuité de l'errance. Claude m'a toujours confié qu'il n'avait jamais voulu devenir poète par vocation. Si appel il y avait, il surgissait chez lui dans les rêves du sommeil. Tout armé et casqué, à la manière d'Athéna, autrement dit sans qu'il n'ait besoin à l'éveil d'aucune retouche. Mais l'image de

cet arrière-pays répond clairement à la nécessité pour Couffon de se démarquer de son travail diurne. Il aurait pu marteler là encore : *moi aussi j'écris, je commets des poèmes, je publie des recueils. Moi qui ne cesse de courir le monde et les textes, je suis visité.* Pour asseoir cette crise d'émancipation, il m'assurait n'avoir jamais subi l'influence des poètes qu'il avait traduits, tels Rafael Alberti, Nicolás Guillén, Pablo Neruda et tous ceux qu'il sera le premier à découvrir, comme Alejandro Calderón, ici présent.

Vers l'âge de 14 ou 15 ans, il écrit des poèmes, *sans formation poétique préalable*, précise-t-il. Ils traitaient de thèmes relatifs à la Normandie. Mais reconnaît-il, *ce n'était pas très bon*. Il les a tous détruits, après sa découverte des poètes hispaniques. Il n'écrira plus de poèmes jusqu'en 1973. Or raconte-t-il, « *un soir, j'ai eu comme une vision, des taches de couleurs et des images m'apparurent dans un rêve qui se répéta à en devenir obsédant.* » Peu à peu les images se transformèrent en mots et il en ressortit un poème qu'il dédia à Rafael Alberti. Le phénomène se reproduira fréquemment et c'est ainsi que naquit son premier recueil, *Le temps d'une ombre ou d'une image*, publié aux éditions Saint-Germain des Prés. Orlando Pelayo, un peintre espagnol de l'école de Paris, en fit les illustrations. Miguel Ángel Asturias y joignit un *après-dire*. Je citerai encore *Le Cahier de la Baie du Mont Saint-Michel*, en 1974, *Célébrations*, aux éditions du Castillet, en 1979, avec un avant-lire de Nicolás Guillén. Frappé par un diabète assez compliqué, Claude voit maintenant ses rêves lui découvrir une femme aux cheveux noirs, aux yeux et aux ongles violets, la mort pour ne pas la nommer. Ce qui se traduit par un nouveau recueil, *Aux frontières du silence*, en 1980. Cinq ouvrages vont suivre aux éditions Caractères de 1980 à 1988, dont *Corps automnal*, *Absent/présent*, *À l'ombre de ce corps*, avec des dessins de Luis Mizón. Il publie en 2002, *Tôt ou Tard*, poèmes traduits en espagnol par Jorge Nájara, puis en 2008 à Quito, *Intimités*, en édition bilingue, sur une traduction de Rocío Duran-Barba.

En définitive, Claude Couffon a vécu, comme tous les écrivains, à l'ombre de lui-même et, bien sûr, la traduction ne pouvait à elle seule racheter sa vie. Elle passa sur lui comme un vent de folie. Lui aussi a vécu sa mort. Voilà pourquoi son nom désapproprié ne peut plus mourir.

En 2011, j'ai souhaité que Claude Couffon fût invité au festival des Soirées poétiques de Struga, en Macédoine. En raison d'un malaise, il ne put y assister. Mais personne ne pouvait oublier qu'il avait été le traducteur de quatre des lauréats de langue espagnole à avoir reçu la Couronne d'Or du festival, Pablo Neruda, Rafael Alberti, Justo Jorge Padrón, Nancy Morrejón. J'ai publié ses derniers poèmes dans *Le Livre d'Or* que je réalisai à l'occasion du jubilé du festival de Struga, avec le concours de l'Unesco. Je retins trois inédits, *Souvenir érotique*, *Le Voyage immobile* et *Les Cadavres*. Les accents de ce dernier texte rappellent Joachim Du Bellay, l'un de ses poètes favoris. La chute peut en apparaître sombre et énigmatique, mais elle est sereine.

Je crois le moment venu de lui rendre la parole :

Les cadavres

*J'aimerais rester à cet âge
où aujourd'hui je vis en paix,
un peu vieux, certes, mais heureux
de contempler des êtres chers
qui ne connaissent leur destin
mais qui savent pleurer ou rire
sous mes yeux libérés enfin
des vains désirs de tous ceux-là
qui pleins d'illusions se trompèrent
et sont plus cadavres que moi.*

Claude Couffon : portrait du traducteur en poète-explorateur

Jean-Yves Masson

L'un des principes de l'équipe qu'Yves Chevrel et moi-même avons réunie pour élaborer l'*Histoire des traductions en langue française* en cours de parution aux éditions Verdier a été de proposer, dans chacun des quatre volumes, les portraits d'un certain nombre de traducteurs. Ceux-ci ont été longtemps, à quelques rares exceptions près, les acteurs invisibles de l'histoire de la littérature ; toujours dissimulés derrière les auteurs qu'ils traduisent, leur rôle demeure méconnu. Il s'agit pour nous de les mettre en lumière.

Dans le volume consacré au XX^e siècle, qui est encore en gestation à l'heure où j'écris ces lignes, une place revient bien sûr à Claude Couffon. Et si, comme je le pense, un portrait lui est consacré, la première chose que je voudrais dire ici est que sa place se trouve au chapitre sur la traduction de la poésie, bien que Claude Couffon, au cours de sa longue activité, n'ait pas traduit que de la poésie, tant s'en faut¹. Il me semble pourtant, à regarder la bibliographie très impressionnante de ses traductions, que la poésie forme le fil conducteur véritable de son activité : c'est par elle qu'il commence, au début des années 1950, avec des traductions de Lorca ou de Luis Ibarra, c'est par elle qu'il finit, sa dernière traduction publiée étant, sauf erreur de ma part, *Jaguar et autres poèmes* de la poétesse mexicaine Elsa Cross, née en 1946, publiée en 2009 chez Caractères (il y a des publications ultérieures qui figurent dans le catalogue de la BnF, mais il me semble qu'elles ne correspondent qu'à des rééditions : par exemple, *Le Ravin* de la romancière cubaine Nivaria Tejera, réédité par La Contre-Allée, un petit éditeur de Lille, en 2013, est une découverte que Claude Couffon avait faite en 1958, traduisant chez Julliard, pour Maurice Nadeau, ce premier roman dont l'auteur avait alors 25 ans). Bien entendu je ne puis tenir compte ici des textes traduits par Claude Couffon pour des revues, qui demanderaient une recherche plus précise : son activité dans ce domaine a aussi été tout à fait considérable.

Traducteur de poésie, donc, avant tout et de fait, les romanciers que Claude Couffon a traduits – Asturias et García Márquez surtout – ont une caractéristique commune, c'est d'être aussi des poètes (Asturias) ou d'avoir une inspiration profondément poétique ; de concevoir la substance du roman comme liée à la poésie (García Márquez et bien d'autres). Je rappellerai sans pouvoir m'étendre sur ce point que la poésie était aussi au cœur de la vie de Claude Couffon, qui a publié assez tardivement ses propres poèmes (à la parution de son premier recueil, en 1973, il avait déjà 47 ans), mais qui a manifestement toujours écrit de la poésie. C'est à vrai dire, au XX^e siècle, le cas de la plupart des traducteurs de poésie (alors que ce n'était pas du tout le cas dans les siècles passés, du moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle : la plupart des poètes ne traduisaient pas, la plupart des traducteurs s'abstenaient d'écrire, avec bien entendu de brillantes exceptions).

Une seconde caractéristique qu'il faut noter à propos du travail de Claude Couffon, c'est qu'il l'a accompli dans une relation manifestement étroite avec un certain nombre d'éditeurs auxquels il est resté fidèle, ou du moins avec lesquels il a entretenu une relation suivie. Je ne parle pas ici de Gallimard, d'Albin Michel, de Grasset, qui font partie des grands éditeurs : pour des romanciers de très grande

1. Une rapide évaluation me permet d'estimer à 160 environ le nombre de traductions publiées par Claude Couffon, en ne comptant que les volumes (à l'exclusion des textes traduits pour des revues, et en excluant les rééditions des 367 fiches que contient le catalogue de la Bibliothèque nationale, ainsi que les livres personnels qui ne sont pas des traductions). Cela ne peut être qu'un chiffre approximatif, car certains volumes ont été inclus dans d'autres sans être réédités tels quels, en particulier dans le cas des traductions de poésie, et il faut compter aussi les volumes dont Claude Couffon n'est pas le seul traducteur. Cela permet néanmoins d'affirmer qu'en 60 ans d'activité, il a publié en moyenne deux à trois traductions par an.

audience comme García Márquez ou Asturias, même si le lien entre le traducteur et l'auteur est un facteur extrêmement important qui explique la continuité (il y a eu entre Claude Couffon et « ses » auteurs une évidente amitié, une relation de fidélité), le choix de l'éditeur résulte en général d'une négociation sur l'achat des droits qui peut être assez âpre. Il n'en va pas de même de la poésie, au moins tant que le poète n'a pas connu une consécration majeure ; dès lors que cette consécration mondiale est acquise, comme ce fut le cas pour Neruda à partir de l'obtention du Prix Nobel en 1971, le phénomène est presque analogue (Claude Couffon a commencé à traduire Neruda pour Gallimard en 1970 avec le *Mémorial de l'île noire*). Travailler régulièrement pour les grandes maisons était le signe que Claude Couffon s'était imposé comme un des traducteurs d'espagnol les plus demandés de son époque, un des traducteurs auxquels les grands éditeurs font confiance car ils sont certains de la qualité du résultat. Disons que c'est ce qu'on appelle, et le mot n'a pas ici de connotation péjorative, une carrière de premier plan sur la scène littéraire. Mais dès lors qu'il s'agit de traduire des poètes, ce n'est plus cela qui compte en priorité car le but de l'éditeur et du traducteur ne saurait être de gagner de l'argent ! Or c'était bien de la traduction de poésie que « venait » Claude Couffon, et il s'est d'ailleurs servi de son prestige pour imposer certains poètes qu'il avait découverts : en 1982, quand Gallimard publie *Poème du Sud* de Luis Mizón, le nom des deux traducteurs, Roger Caillois et Claude Couffon, retient à lui seul l'attention du public des amateurs de poésie (je puis en témoigner !).

La liste des éditeurs chez lesquels Claude Couffon a publié ses traductions poétiques correspond, de fait, à une bonne part de l'histoire de l'édition de la poésie dans la deuxième moitié du XX^e siècle, on me permettra d'en nommer quelques-uns. Il commence chez Subervie. À l'époque, cela veut dire quelque chose : Jean Subervie (1917-1989), qui a transformé en maison d'édition la vieille imprimerie familiale de Rodez que lui a léguée son père, fondée en 1860, est un des rares éditeurs qui apportent leur soutien aux Algériens en lutte pour leur indépendance dès le déclenchement des « événements » de 1954 qu'on n'appelle pas encore, à l'époque, la « guerre d'Algérie ». Son amitié avec Jean Sénac a joué un grand rôle dans cet engagement. Puis Claude Couffon rencontre Pierre Seghers, que je n'ai pas besoin de présenter, pour qui il traduit deux volumes de Nicolás Guillén en 1955 (Guillén venait d'obtenir le Prix Staline en 1954, dont on a peine aujourd'hui à imaginer le retentissement), Juan Ramón Jiménez en 1956 (année où Jiménez obtient le Prix Nobel), les *Messages indiens* d' Asturias en 1958. C'est chez Seghers que Claude Couffon publiera en 1962 les résultats de sa retentissante enquête sur Lorca (*À Grenade sur les pas de Lorca*), et il sera l'un des plus fidèles collaborateurs de la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui » lancée par Seghers en 1944 : il conçoit en 1964 le volume consacré à Nicolás Guillén, en 1965 celui sur Rafael Alberti, en 1970 celui sur Miguel Ángel Asturias, et en 1986 celui sur René Depestre (ce dernier fait prouvant bien que l'intérêt personnel de Claude Couffon pour la poésie ne se limite pas au monde hispanique). En 1963, Claude Couffon traduit Blas de Otero pour Maspero (*Je demande la paix et la parole*), Alberti pour les Éditeurs Français Réunis (*Qui a dit que nous étions morts ?*). Toutes ces collaborations, on le voit, celle aussi avec Maurice Nadeau (alors éditeur chez Julliard), signalent, ou plutôt confirment, l'engagement à gauche dont témoigne à lui seul le choix des auteurs (de Guillén à Neruda) : les Éditeurs Français Réunis sont une maison liée au Parti Communiste Français.

C'est le moment, sans doute, de dire que traduire pour Claude Couffon est manifestement une manière de s'engager et non de s'effacer : les convictions ou les options esthétiques d'un traducteur comme lui se voient à ses choix. On sent très bien que traduire un poète correspond à un accord profond avec l'auteur choisi : et c'est en général le cas de la traduction de poésie, qui est par nature exempte de contraintes économiques pour le traducteur qui en fait le choix. Les sympathies de Claude Couffon vont aux opprimés, aux victimes des dictatures : c'est la raison intime de son enquête sur Lorca, bien sûr, mais aussi du soutien qu'il apporte à Luis Mizón, par exemple, jeune poète chassé du Chili par le régime de Pinochet. C'est certainement aussi sur cette forte conscience historique que se fonde sa collaboration

avec les éditions Caractères : leur fondateur, Bruno Durocher (1919-1996), de son vrai nom Bronislaw Kamiński, est un rescapé des camps de concentration ; la collaboration de Claude Couffon avec Caractères est l'une des plus longues, de 1956 (traduction d'*Espagne* de Nicolás Guillén) et même 1954 (traduction d'une conférence du poète vénézuélien Juan Liscano à la Biennale de Poésie de Knokke-le-Zoute) à 2009 (la traduction de la poétesse mexicaine Elsa Cross dont j'ai déjà parlé), c'est plus d'un demi-siècle de collaboration. Chez cet éditeur, Claude Couffon a dirigé la collection « Cahiers Latins » – et il faut ajouter ici que la fidélité de Claude Couffon aux « Cahiers Latins » est restée présente jusqu'à la fin de sa vie, aux côtés de Jean Portante, qui a pris ensuite la direction de la collection –, il a publié deux volumes de la collection « Visite à » (*Visite à Norge* et *Visite à Édouard Glissant*). Significativement, c'est lui qui publie en 2000 avec Nicole Gdalia (qui a repris la direction de Caractères à la mort de Bruno Durocher) l'anthologie qui célèbre les cinquante ans de la maison d'édition (*Un demi-siècle de poésie : les poètes de Caractères, 1950-2000*).

L'aspect politique devient bien sûr moins important dans les vingt dernières années d'activité de Claude Couffon : dans les années 1980, il publie avec Silvia Baron Supervielle, dont c'est la première traduction, un volume de poèmes qui fait découvrir en France la grande poétesse argentine Alejandra Pizarnik ; cet ouvrage est publié chez Granit, maison d'édition dirigée par François Xavier Jaujard (1946-1996), lui-même traducteur et l'un des fondateurs de l'Association des Traducteurs Littéraires de France ; une réédition récente a paru chez Actes Sud, et l'on murmure déjà que cette magnifique traduction, qui a fait date, va devenir introuvable et être remplacée par le travail d'un autre traducteur dont l'éditeur a acquis des droits exclusifs qui empêcheront toute réimpression des traductions antérieures : voilà ce qui, en poésie, ne devrait jamais se produire ! Claude Couffon est également partie prenante de l'aventure éditoriale de la collection de poésie au format de poche « Orphée » dirigée par Claude Michel Cluny aux éditions de La Différence : dès la création de la collection (1989), Claude Couffon y publie une anthologie des poèmes de Gabriela Mistral intitulée *D'amour et de désolation*. Suivront des traductions de l'Équatorien Jorge Carrera Andrade, du Paraguayen Elvio Romero, du Mexicain José Gorostiza, et une passionnante édition complète des poèmes français d'Alfredo Gangotena (1904-1944) : les deux volumes parus dans la collection Orphée sont le résultat de patientes recherches qui ont permis de réunir pour la première fois toute l'œuvre de ce grand poète équatorien francophone.

Ces dernières références fournissent une transition avec le dernier trait saillant de l'activité de Claude Couffon, sa passion pour l'Amérique latine, qui se voit bien aussi par le choix des romanciers qu'il a traduits. Dans les dernières années de son activité, il réalise une incroyable série d'anthologies qui représentent une extraordinaire entreprise de « défrichage » éditorial, une exploration méthodique de l'Amérique latine, pays après pays : après les *Poètes de la République dominicaine* (éd. Amiot-Lengane, 1992), et des anthologies de nouvelles d'Amérique du sud chez Anne-Marie Métaillé (*Histoires d'amour d'Amérique latine*, 1992 ; *Histoire étranges et fantastiques d'Amérique latine*, 1997), Claude Couffon publie aux éditions Patiño toute une série de volumes : *Poésie dominicaine du XX^e siècle d'expression espagnole* (1997), *Poésie hondurienne du XX^e siècle* (1997), *Poésie guatémaltèque du XX^e siècle* (1999), *Poésie cubaine du XX^e siècle* (1999), *Poésie péruvienne du XX^e siècle* (1999), sans oublier une anthologie des *Poètes de Chiapas* aux éditions Caractère (1997, rééditée en 2009).

Je n'ai bien évidemment pas tout cité, je n'ai pas détaillé les traductions de Neruda, qui sont si connues, ni celles des grands poètes espagnols, de Rafael Alberti à Vicente Aleixandre, mais c'est assez pour donner un aperçu de l'activité considérable déployée par Claude Couffon au service de la poésie. L'ampleur de ses publications dans ce domaine ferait presque passer ses traductions de romans pour une simple annexe de son travail : il n'en est rien, bien entendu. Mais il me semble que l'engagement de Claude Couffon était avant tout un engagement de poète, que c'est en poète qu'il traduisait même quand il traduisait des romanciers, des prosateurs. Il est un bon exemple de la manière dont un parcours

de traducteur, indépendamment des écrits personnels, dessine à lui seul une personnalité. Peut-on parler de « l'œuvre » d'un traducteur ? Pierre Leyris pensait et affirmait énergiquement que non. « Ce sont les auteurs que je traduis qui ont une œuvre », m'expliqua-t-il un jour ; « si vous me disiez que mes traductions forment une œuvre, cela voudrait dire que ma personnalité se reconnaît d'une traduction à l'autre ; ce serait un reproche terrible car j'espère bien que c'est à chaque fois l'auteur et lui seul qu'on reconnaît de l'un à l'autre de ses livres, et non pas moi. » En ce sens, Pierre Leyris avait certainement raison, et d'ailleurs si chaque traduction est une œuvre, elle ne peut être qu'une œuvre seconde. Seconde, mais pas « inférieure », car dans toute traduction, oui, la personnalité du traducteur et celle de l'auteur sont mêlées : toute traduction est le produit de la rencontre de deux subjectivités, et même si le traducteur veut s'effacer, il ne le peut jamais entièrement. Si un tel effacement était possible, deux traductions faites par deux traducteurs différents devraient être identiques, tout comme la solution d'un problème mathématique ne dépend pas de la subjectivité de celui qui le résout. Or ce n'est justement pas le cas. Le traducteur n'est donc jamais transparent ; et il est bon qu'il ne le soit pas, car il signe sa traduction, il en est responsable et à chaque pas, il prend des décisions qui l'engagent. La première décision, pour lui, c'est le choix de traduire un auteur : dans le cas de la traduction de poésie, qui se situe en dehors des cadres économiques, ce choix est libre, il est premier, même si une proposition est venue d'un éditeur. C'est aussi pourquoi, en général, les poètes traduits par un même traducteur sont unis par des affinités que, précisément, le fait qu'il les ait choisis permet de saisir – un peu à la façon dont on peut dire d'un grand collectionneur d'art que sa collection manifeste sa personnalité. En ce sens, un traducteur est bien quelqu'un qui fait une œuvre, et cette œuvre est d'abord une œuvre de lecture ; il y a donc dans la littérature française du XX^e siècle « les poètes de Claude Couffon ». Même si d'autres les retraduisent, ils resteront liés par sa personnalité, ses choix, son héritage. C'est ainsi qu'un traducteur, lui aussi, marque l'histoire de la littérature, et qu'il mérite qu'on y signale le rôle qu'il a joué : celui d'un « importateur littéraire », disent aujourd'hui les sociologues de la littérature. À cette métaphore économique, je préfère pour ma part le mot de défricheur, ou mieux encore celui de découvreur ou d'explorateur des continents littéraires : ce sont ces noms qui lui conviennent et que je me plais ici à offrir à sa mémoire.

Chemins croisés. Claude Couffon et la revue *Europe*

Jean-Baptiste Para

Le premier numéro de la revue *Europe* fut publié en février 1923. Depuis le printemps de cette année-là jusqu'à la fin de l'été 1939, date à laquelle la revue cessa de paraître pour ne renaître de ses cendres qu'au lendemain de la Libération, l'Espagne avait occupé dans ses pages une place de premier plan. Non seulement parce que des écrivains et des poètes espagnols avaient été traduits et présentés aux lecteurs français, non seulement parce que l'histoire et l'actualité de l'Espagne avaient fait l'objet d'analyses approfondies, mais aussi parce qu'*Europe* avait été, dès le début de la Guerre civile, un centre intellectuel de solidarité active avec les républicains. Une chronique mensuelle de Jean-Richard Bloch avait paru sous le titre « Espagne ! Espagne ! », Aragon avait publié à l'automne 1936 son retentissant « Ne rêvez plus qu'à l'Espagne ! », tandis que les animateurs de la revue organisaient une souscription pour l'envoi d'un « camion culturel » dans le pays, appuyés par Romain Rolland qui lançait son vibrant appel « À tous les peuples au secours des victimes d'Espagne ». Ce ne sont là que quelques exemples. En vérité, il y aurait matière à écrire un livre sur les liens précoces, durables et profonds entre la revue *Europe* et l'Espagne. Ce que nous pouvons en retenir, en ce jour où nous saluons la mémoire de Claude Couffon, c'est qu'il était naturel que son libre chemin d'hispaniste le conduise à un compagnonnage avec la revue.

Le nom de Claude Couffon apparaît pour la première fois dans *Europe* en avril 1953, dans une note de lecture qui rend compte du *Petit Théâtre* de Lorca qu'il a traduit et préfacé. Le volume rassemble trois courtes œuvres dramatiques que le poète avait fait paraître dans l'éphémère revue *El Gallo*. C'est un an plus tard, en 1954, qu'*Europe* accueille pour la première fois une traduction de Claude Couffon : *West Indies Ltd* de Nicolás Guillén. Par la suite, il donna à la revue d'autres traductions du poète cubain, en particulier son « Élégie à Jesús Menéndez ». Toujours en 1954, Claude Couffon traduit pour *Europe* un entretien sur le théâtre que Federico García Lorca avait accordé en avril 1936 au journal *El defensor de Granada* : « Le théâtre a toujours été ma vocation. J'ai consacré au théâtre bien des heures de ma vie. J'ai une conception du théâtre, en un certain sens personnelle et résistante. Le théâtre, c'est la poésie qui se dresse du livre et se fait humaine. Et ce faisant elle parle et crie, elle pleure et se désespère... » Ce sont les premiers mots de ce mémorable entretien.

En 1958, Claude Couffon fait découvrir au public français une romancière et poète cubaine, Nivaria Tejera, en confiant à *Europe* le premier chapitre de son roman *Le Ravin*. Cette écrivaine avait passé son enfance aux Canaries où elle avait été témoin des premiers moments de la Guerre civile. Claude Couffon traduisit par la suite quelques-uns de ses poèmes qui furent publiés en 1963 dans une livraison consacrée à la littérature cubaine.

C'est également en 1958 qu'*Europe* accueille ses traductions de poèmes de Vicente Aleixandre et de Miguel Hernández. On peut imaginer que c'est à ce moment-là qu'il propose à la revue de consacrer un dossier au poète de *Viento del pueblo* et de *Cancionero y romancero de ausencias*. En septembre 1962 un magnifique dossier sur Miguel Hernández voit donc le jour. Au printemps de la même année, Claude Couffon s'est rendu à Orihuela, la ville natale du poète-berger. Il a mené l'enquête et recueilli de nombreux témoignages. Il a également traduit des poèmes et des lettres de Miguel Hernández. Enfin, il a rassemblé une riche iconographie. Il rédige alors pour *Europe* « Orihuela et le souvenir de Miguel Hernández », un texte de grande ampleur et d'une force exceptionnelle.

En 1963, la revue publie pour la première fois un vaste panorama de la littérature cubaine. Claude Couffon est de ceux qui ont prodigué leurs conseils lors de l'élaboration du projet. Il apporte également

son concours en traduisant une nouvelle de Calvert Casey – un écrivain cher à María Zambrano – et des poèmes de José Lezama Lima, Regino Pedroso, Fayad Jamis, Heberto Padilla, etc. Dans les dernières pages de ce numéro sur Cuba, l'actualité espagnole se rappelle dramatiquement à l'attention des lecteurs. Le 20 avril 1963, le combattant antifasciste Julián Grimau a été fusillé à Madrid après un procès expéditif devant un tribunal d'exception. La veille, des personnalités françaises avaient adressé au général Franco un télégramme pour l'adjurer de commuer la peine capitale de Julián Grimau. *Europe* publie la liste des signataires : le nom de Claude Couffon y figure à côté de ceux d'Aragon, de Vladimir Jankélévitch, de Tristan Tzara, de Vercors et de quelques autres.

Nous ne pouvons ici que survoler les chemins croisés de Claude Couffon et de la revue *Europe*. Sa collaboration s'est poursuivie jusqu'en 1989. Elle a notamment été ponctuée par des traductions de Rafael Alberti (« Qui a dit que nous étions morts ? », mars 1964) et du « Mémorial de l'Île Noire » de Pablo Neruda (mars 1966). Elle s'est achevée à l'automne 1989 avec un cahier en hommage à César Vallejo. Dans cette circonstance, Claude Couffon a non seulement donné un texte sur le grand poète péruvien et traduit une nouvelle inédite en français, « Les Caynas », mais il a eu la généreuse idée d'accrocher à cette locomotive tout un train de poètes appartenant à de plus jeunes générations. C'est ainsi que l'on put découvrir dans *Europe* onze voix péruviennes : Alfonso de Silva, Enrique Peña Barrenechea, Jorge Eduardo Eielson, Manuel Scorza, Américo Ferrari, Rodolfo Hinostroza, Antonio Cisneros, Armando Rojas, Elqui Burgos, Jorge Nájjar et le tout jeune Alejandro Calderón qu'une notice présentait alors comme « un étudiant bohème en philosophie de l'art qui consacre ses activités créatrices à la poésie ».

Au fil des années, Claude Couffon a également publié dans *Europe* quelques articles sur des livres qui ne relevaient pas du domaine hispanique. C'est lui qui rendit compte des traductions françaises de *C'est un dur métier que l'exil* du poète turc Nazim Hikmet (décembre 1958) et de la *Ballade de Little Rock* de Dora Teitelboim, poète de langue yiddish (juillet 1959). Il participa également, en tant que critique, à quelques projets de la revue. On pourra entreprendre un jour le dépouillement complet de ses contributions, mais dans le cadre qui nous est imparti, j'en retiendrai surtout le texte qu'il consacra à Neruda dans le numéro que la revue réalisa en un temps record pour rendre hommage au poète chilien. Neruda était mort en septembre 1973, le numéro d'*Europe* sortit des presses au début du mois de janvier suivant. Au-delà de l'émotion suscitée par la disparition de Pablo Neruda, des liens anciens entre *Europe* et le poète justifiaient cette publication. Neruda avait été accueilli à plus de vingt reprises dans les sommaires de revue. Son premier rendez-vous avec *Europe* remontait à 1939, avec une traduction de son poème « Le sud de l'océan » par Greta Knutson, artiste et écrivaine suédoise qui était la compagne de Tristan Tzara. Dans le numéro d'hommage de janvier 1974, Claude Couffon livra ses réflexions sur les derniers livres de Neruda, des *Mains du jour* à *Géographie infructueuse*. Son analyse tirait parti des conversations fréquentes qu'il avait eues avec le poète. À la fin de son texte, il évoque sa dernière rencontre avec lui. Quarante ans ont passé depuis, mais son témoignage n'a rien perdu de son relief, de ses couleurs, de sa charge d'émotion. En voici les derniers mots, de nouveau offerts en partage :

L'année dernière, le 12 juillet [1972], jour de son anniversaire, Pablo avait convié un groupe d'amis dans son moulin de l'Eure afin, disait l'invitation, « d'assister à l'inauguration par le maire de l'Auberge du Cheval Vert pour la Poésie ». Dans l'herbe haute inondée de soleil on vit arriver « à la normande » Julio Cortázar et Ugné Karvélis, Mario Vargas Llosa, Jorge Edwards, Catherine von Bülow, Jean Marcenac et quelques poètes chiliens et colombiens. À midi Pablo s'éclipsa et reparut au milieu d'un éclat de rire général. Affublé d'un canotier et d'une paire de moustaches noires dignes d'un édile de Maupassant, il s'approcha d'un kiosque dont le bois neuf rutilait et lut un époustoufflant discours qui proclamait les miracles du vin, des nourritures terrestres et de l'amitié. Puis il ouvrit en grand la porte de « l'auberge » et nous comprîmes avec quel amour et quelle générosité notre hôte nous recevait. Cette fête, ce fut sans doute l'une des

dernières joies de Pablo Neruda. À la fin de l'année, renonçant à son poste d'ambassadeur, il avait regagné son promontoire océanique de l'Île Noire. C'est là qu'il écrivit, en janvier, son dernier livre, un pamphlet en vers : Incitation au Nixonicide et Éloge de la Révolution chilienne. Il suivait avec colère la dégradation civique et politique du Chili :

Toutes les nuits les hurlements des hyènes
salissent la révolution chilienne.

Deux mois après l'assassinat du général Schneider, et alors que ses meurtriers étaient « toujours bien vivants dans des prisons dorées ou dans de somptueux hôtels étrangers », attentats, grèves subversives et manœuvres antirévolutionnaires se multipliaient sous l'œil glacé de la majorité d'hier. Les fossoyeurs, pour Neruda, c'étaient Nixon et les anciens maîtres du cuivre et des nitrates chiliens désormais nationalisés. Pour fustiger les traîtres et mobiliser les consciences, comme au temps tragique du Chant général, le poète retrouva les accents vengeurs et satiriques des grandes périodes de combat. « Et maintenant, prenez garde, je tire ! », jette-t-il comme un défi. Il nous reste, par-delà la mort, ce cri déchirant.

Claude Couffon : journaliste, professeur, traducteur sous le signe de la poésie

Marie-Claire Zimmermann

Parler de Claude Couffon, c'est d'abord évoquer une grande et vraie amitié, qui avait commencé en 1966, lorsque j'avais été nommée assistante à l'Institut hispanique, au 31, rue Gay-Lussac. Le directeur d'alors, le Professeur Charles-Vincent Aubrun, avait recruté Claude à la fois comme enseignant et comme chercheur, responsable de l'organisation des Éditions Hispaniques. La réputation de Claude comme traducteur était déjà bien établie et l'on saluait à la fois son talent et son audace car il se risquait traduire les auteurs les plus difficiles, ceux qu'il jugeait véritablement créateurs. Ainsi, avait-il traduit *Platero y yo*, de Juan Ramón Jiménez sous le titre de *Platero et moi*, aux Éditions Seghers, en 1956 (une nouvelle édition a paru chez Corti en 1990).

Très vite s'était nouée une amitié entre Claude Couffon, Michel Zimmermann et moi-même, ainsi qu'avec quelques autres jeunes assistants et assistantes à la Sorbonne, cela donnant lieu à de fréquentes rencontres, des repas savoureux et animés, au cours desquels le dialogue portait sur la politique, le communisme, la poésie, la traduction, les voyages de Claude en Amérique latine ; c'était éblouissant et totalement convivial. Claude savait manier l'humour, il racontait avec bonheur toutes sortes d'événements et j'ai le souvenir de ses rires, de son regard pétillant, lorsque le récit atteignait son point culminant et lorsqu'étaient enfin démontés tous les faux-semblants. Claude avait un sens absolu de l'égalité : il ne craignait pas les notables, pas plus qu'il ne redoutait les ambitions des plus jeunes. Les lecteurs espagnols – « historiques », disait-on – si mal payés, mais si cultivés, avaient pour lui une très vive amitié : ils se savaient pleinement reconnus par lui et je me souviens de très longs échanges en espagnol, qui portaient sur les séjours de Claude en Andalousie. Que de plaisanteries sur les accents, que de calembours subtils !

Nous partions tous en voyage avec Claude – toujours les mêmes. Ainsi nous a-t-il fait découvrir Bruges : je garde les photographies de Claude, cheveux au vent, sur la jetée d'Ostende ; nous avons aussi parcouru le pays de Nohant tout en parlant de George Sand ; nous nous étions arrêtés à Argenton-sur-Creuse, à La Celle Dunoise, à Gargilèsse... Tout cela au cours de différentes journées (1967-1968), où la contemplation d'un fleuve ou celle d'une façade flamboyante alternait avec la réflexion sur des littératures qui nous enthousiasmaient. Nous différons parfois sur le sens des poèmes et le débat n'était jamais clos, chacun demeurant libre, mais ouvert à d'autres échanges.

Il me faut ici évoquer deux faits qui témoignent de la générosité de Claude Couffon. En 1967, *Canto general* de Pablo Neruda figurant au programme de licence, le directeur de l'Institut, Monsieur Aubrun, s'interrogeait sur l'attribution du cours général à l'un de nos collègues, car aucun professeur titulaire n'était alors américaniste. Monsieur Aubrun consultait souvent Claude sur la répartition des enseignements. La conversation entre eux deux aboutit donc à ce moment-là à un choix qui pouvait choquer, le fait d'attribuer un cours général à une simple assistante. Monsieur Aubrun hésitait ; ce fut Claude Couffon qui le convainquit en disant qu'il était temps de pousser les jeunes collègues vers des responsabilités pédagogiques plus conséquentes. Je fis donc le cours sur *Canto general* : ce fut pour moi un moment décisif qui m'engagea à écrire davantage sur la poésie, à en faire le noyau central de mon enseignement et de ma recherche.

Un deuxième fait met en lumière l'altruisme de Claude Couffon. Lors d'un séjour de Pablo Neruda à Paris quelques mois avant sa nomination comme ambassadeur, Claude me proposa de participer à un repas organisé par la revue *Europe* : « Puisque vous aimez voir et écouter les poètes, venez donc parler à

l'un des plus grands ! ». Assistaient à ce repas Pierre Gamarra, Claude Couffon, Miguel Ángel Asturias – souriant et silencieux –, Pablo Neruda et sa belle épouse Matilde Urrutia. Etant assise en face du poète, j'eus le bonheur de poser des questions et d'entendre des réponses, tout cela dans la plus parfaite simplicité ; rien de *people*, une stricte authenticité. Je raccompagnai ensuite en voiture Pablo Neruda, Matilde et Claude Couffon à l'hôtel où descendait habituellement le poète, Quai Voltaire. Claude écoutait mes remerciements en souriant : tout cela, pour lui, allait de soi.

Nous avons traversé 1968 avec optimisme, heureux d'entendre une parole libre, cependant vigilants quant à la qualité de ce que nous souhaitions maintenir. Parmi les collègues qu'appréciait Claude, figurait au premier plan Claude Esteban, poète, traducteur, dont l'enseignement suscitait l'admiration des étudiants. Claude Couffon faisait aussi l'éloge des magnifiques articles publiés dans le *Mercure de France* et à la *NRF*, consacrés par Claude Esteban à la poésie espagnole et latino-américaine (Blas de Otero, 1964 ; César Vallejo, 1964), ainsi qu'à des plasticiens. Autant il était sévère pour les traductions ratées et les déclarations intempestives de collègues qui se proclamaient les meilleurs, autant il savait rendre hommage à ce grand personnage exigeant et chaleureux qu'était Claude Esteban.

En 1970, un événement douloureux attrista notre groupe. L'une de nos compagnes était partie en voiture en Normandie avec une amie ; un grave accident survint, qui entraîna la mort de la passagère. Je me rendis avec Claude chez les parents de la jeune femme décédée ; je pus mesurer alors la générosité et la délicatesse de Claude, si présent par la parole et le silence.

Durant notre séjour à Barcelone (1971-1974), Michel Zimmermann et moi-même étions restés très proches de Claude Couffon et, après notre retour en France, de nouveaux amis et amies se joignirent à ceux du groupe initial, en particulier en 1975, tandis que quelques anciens partaient vers d'autres universités parisiennes. Le directeur de l'Institut Hispanique, Monsieur Aubrun, avait quitté la Sorbonne pour l'université de Nice, et de nouveaux professeurs exerçaient d'autres responsabilités. L'amitié avec Claude Couffon demeurait inchangée ; Claude écrivait et traduisait, son prestige allait croissant ; il nous parlait avec enthousiasme de ses longs échanges nocturnes à Cuba, avec Fidel Castro. Je l'ai sans doute rencontré moins fréquemment pendant les quatre années où j'ai été professeur à l'université de Lille-III, mais, en 1991, après mon retour à la Sorbonne, lors de l'inauguration de la chaire de catalan, j'ai le souvenir de la présence amicale de Claude Couffon, très souriant, plaisantant avec le professeur Antoni Badia i Margarit, ancien président de l'université de Barcelone. Les photos qui furent alors prises (je les tiens à la disposition de tous) témoignent de cette complicité amicale qui n'a jamais changé.

Ensuite, les charges universitaires étant devenues plus importantes et Claude ayant pris sa retraite, les rencontres s'espacèrent sans que nous cessions pour autant d'avoir des nouvelles les uns des autres. Claude vivait désormais en Normandie et, l'an dernier, lors des journées d'étude organisées par Ina Salazar et Laurence Bresse à l'université de Caen, j'espérais de tout cœur revoir Claude, mais son état de santé ne lui permettait plus de se déplacer. Puis nous avons appris le décès de l'ami dont nous parlons aujourd'hui en évoquant sa brillance intellectuelle et son inépuisable générosité.

Comment parler maintenant de ce triple itinéraire où se conjugaient, alternativement ou conjointement, le travail du journaliste, la fonction de professeur et la pratique du traducteur ?

Claude Couffon savait remplir plusieurs engagements à la fois et, sans jamais se dédire, il remettait un article ou une traduction après l'avoir relu, corrigé et rendu définitive la lettre du texte destiné à la publication. Au cours d'un voyage à Bruges, le groupe d'amis s'était étonné et avait quelque peu plaisanté lorsque Claude nous avait annoncé qu'il lui fallait rester quelques heures de la matinée à l'hôtel car il estimait que l'article qu'il venait de rédiger et qui portait sur la poésie n'était pas tout à fait au point. Deux heures plus tard, Claude nous rejoignait : il était libre, souriant et s'extasiait sur les lignes

d'une belle façade ; il avait en effet appelé la rédaction d'une revue et reprécisé au téléphone les quelques rectifications qui lui avaient paru indispensables.

Claude était par nature et par goût un journaliste. On relit avec plaisir *Granada y García Lorca* (Losada, 1967), d'abord publié en français en 1962 sous le titre de *A Grenade sur les pas de García Lorca*, où sont rassemblés cinq articles respectivement publiés dans le *Figaro littéraire* (n° 401, 1953), *Les lettres françaises* (1964), *Les lettres mondiales* (1951), le *Figaro littéraire* (1951), *Les lettres françaises* (1956). La publication de ces textes mérite d'être expliquée. C'est en 1948 que « un joven estudiante, bohemio y enamorado de la aventura¹ », le jeune Claude Couffon, s'était lancé sur les traces de Lorca, le poète qu'il admirait par-dessus tout, à Grenade, tant il lui semblait nécessaire d'aller sur place pour entendre des gens, des témoins, très tôt donc sous le franquisme, à une époque où régnait le silence, sans se fier non plus à ce qui avait pu être écrit ou reproduit car les hommages ne sont parfois que des miroirs trompeurs. L'on constate là un trait constant du caractère de Claude Couffon : une lucidité qui exige la vérification, de manière objective, indépendante, parfois avec un certain scepticisme, loin des idées reçues, loin des bien-pensants dont il parlait toujours avec une certaine ironie. C'est en 1951 que Maurice Noël, rédacteur en chef du *Figaro littéraire*, demanda à Claude de faire un reportage sur les derniers jours de Lorca avant son assassinat à Viznar. Le texte publié suscita le déchaînement de la presse officielle espagnole, mais il fut publié en Europe et en Amérique latine. Deux ans plus tard (1953), Claude Couffon réalisa un reportage à Fuente Vaqueros, le village natal de Lorca, auprès des paysans, ce qui lui permit de mieux connaître l'enfance et l'adolescence du poète. D'autres recherches à Grenade l'amènèrent à découvrir les œuvres brèves du *Teatrillo*, puis les années passèrent et, comme il le disait si bien, Claude s'occupa d'autres poètes, mais il s'aperçut que les textes qu'il avait publiés dans la presse avaient beaucoup servi à d'autres chercheurs, lesquels les avaient exploités « a veces con una exagerada discreción² ». Se promenant à nouveau dans Grenade et le Sacro Monte, il eut envie de réunir ses articles en un seul livre, d'où ce volume publié chez Seghers en 1962, puis chez Losada en 1967, où l'on mesure le talent du journaliste, à la fois bon observateur, ouvert, respectueux des autres, sachant poser avec simplicité des questions profondes, boire un verre d'anis avec ses interlocuteurs qu'il écoute avec la plus vive attention. Les notes abondantes et critiques révèlent l'excellent chercheur qui vérifie ses données et prouve l'inexactitude de certains documents, notamment à propos de la date de naissance de Lorca.

Que dire du professeur ? Le sens du dialogue, la pratique d'un langage clair et audible, sont les nécessaires ingrédients de notre métier. Claude Couffon, on l'a vu, savait expliquer, réveiller, convaincre, inciter à réfléchir et à écrire. Etant parti en Amérique latine pour une tournée de conférences, Claude m'avait demandé de le remplacer et de prendre en charge un groupe de travaux dirigés, de 17 heures à 20 heures. J'avais pu aussitôt constater le haut niveau du groupe, le goût de l'échange, la parfaite adaptabilité de tous ses étudiants, d'ailleurs fort nombreux. Claude se rendait à ses cours avec une évidente jubilation ; il riait sous cape en apercevant tel collègue qui traînait la patte dans le célèbre couloir qui mène à la salle Delpy. J'admirais sa bonne humeur et le fait qu'il ne se plaignait jamais. Or, sa vie était-elle toujours si facile ou si simple ?

Mais ce qui nous enthousiasmait aussi, c'était l'art du traducteur. Dans notre bibliothèque figurent toutes ses traductions, en particulier celle de l'œuvre de Pablo Neruda. Avant de traduire, lorsqu'il échangeait avec nous, il cherchait à définir le rythme porteur de sens de chaque texte, puis il engageait peu à peu des mouvements, entre littéralité – nécessaire, disait-il – et transposition inventive. Il connaissait les auteurs et les interrogeait, puis il décidait, il tranchait lorsque sa lecture orale, à voix basse ou à haute voix, le convainquait.

Les poètes et traducteurs qui participent à cet hommage à l'ami défunt sauront en parler mieux

1. COUFFON, Claude, *Granada y García Lorca*, « Prefacio », Buenos Aires, Losada, 1967, p. 10.

2. *Ibid.*, p. 12.

que moi, mais je voudrais m'arrêter sur trois livres d'inégale longueur dont je sais que Claude les aimait particulièrement.

Le plus récent, *Fleuves qui s'en vont, Ríos que se van*, de Juan Ramón Jiménez, publié en 1990 chez Corti, est une œuvre inédite de ce poète, dont Claude disait souvent qu'il était à ses yeux le plus grand du XX^{ème} siècle : c'était là d'ailleurs un sujet de discussion chaleureux et animé avec notre groupe. L'introduction de Claude est excellemment écrite ; elle éclaire le lecteur sur le pessimisme de J.R.J., sur sa vision de la mort, très douloureuse, mais suivie de « Trois chants revécus de mort et de résurrection », comme si la mort elle-même mourait, puisque demeurent les mots de la poésie :

Une langue de feu, oui, pour finir, poètes ? (p. 96-97)

Non, jaune mort, tu ne peux toi, faucher. (p. 98-99)

Sans moi que verras-tu, que diras-tu ? Où iras-tu ? Ne serai-je pas, mort, ta mort, ce que toi, mort, tu es contrainte de subir, de regarder, d'aimer ? (p. 101)

Nous relisons souvent *Mémorial de l'Île Noire*, paru en 1970 chez Gallimard, réédité en 1977, suivi de *Encore*. Notre lecture est aussitôt orale, car nous sommes portés par « Le fleuve né des cordillères » (p.184-185), lorsque la verticalité du texte, la réduction du vers à un seul mot, traduisent le cheminement de l'eau vers l'abondance et l'immuable.

Dans *Encore*, la brièveté est la clef de l'ouverture vers une immanence infinie, mortelle et vitale, tandis que l'homme murmure des mots de gratitude, ceux de son poème, le dernier du recueil (p. 323-324) :

XXVIII

A bientôt, invité.
Bonjour.
Mon poème a surgi
pour toi, pour personne,
pour tous.
Je vais t'en prier : laisse-moi inquiet.
Je vis avec l'océan intraitable
et le silence m'est pesant, terriblement.

Je meurs dans chaque vague chaque jour.
Je meurs dans chaque jour en chaque vague.
Pourtant le jour
ne meurt jamais.
Il ne meurt pas.
Et la vague ?
Non plus.

Merci.

Île Noire, Chili,
6 juillet 1969

El curioso caso del poeta Couffon, o « La noche dicta su silencio »

Jorge Nájar

En el Café de la Cité Universitaire de París, en el invierno de 1978, nos reuníamos un grupo de amigos latinoamericanos para hablar de nuestros afectos comunes: el arte, la literatura y para intercambiar impresiones sobre la sociedad en la que nos encontrábamos. En esas sobremesas se me hizo familiar el nombre de Couffon. Las referencias lo presentaban como un profesor universitario, investigador y promotor de literatura en lengua castellana, tanto de éste como del otro lado del océano. Pero más allá del aspecto externo de su trabajo, ¿quién era en realidad el personaje? Llegué a conocerlo personalmente gracias a la mediación del poeta Armando Rojas Adrianzén, uno de los motores de la revista bilingüe *Altaforte*. En las reuniones con Armando y Couffon saltó ante mis ojos la evidencia de que el personaje era dueño de un afilado sentido del humor, capaz de convertir en ángel al más pintado de los diablos. Desde entonces compartimos conversaciones, innumerables Talleres de Traducción en diferentes localidades de Francia, e incluso algunas aventuras de edición.

Couffon, como poeta e intelectual me ha parecido siempre un bicho raro dentro de su contexto. Profundamente solidario, no sólo con los castristas y los comunistas latinoamericanos como muchos todavía siguen creyendo, también con otros ajenos a esos horizontes. Cuando revisé su hoja de vida me quedé asombrado por la cantidad de actos en los que ha participado para promover la obra de sus amigos; es más, es peor diría yo, en ningún momento aparecía alusión a sus poemarios. Era como si deliberadamente, para él, sus propios poemas no tuviesen sitio en su recargada vida pública. Irreverente y al mismo tiempo respetuoso de las instituciones, capaz de pasar por encima de muchas barreras y de detenerse en el momento preciso, amante de la noche y de la buena mesa, amante de la vida mucho más que de las cofradías, en las incontables veces que hemos compartido aventuras tanto en París, como en Fougères, Saint Malô o Madrid, sólo una vez le escuché, brevemente, hablar de sí mismo. En cambio, a lo largo de los años y por su intermedio, me enteré de algunas historias secretas de connotados poetas y novelistas afanados por ser aceptados en el mundo editorial francés.

Sobre sus propias creaciones Couffon ha sido un personaje sumamente discreto. Y claro, en alguna oportunidad, no pude dejar de preguntarle sobre el porqué. La respuesta fue hablarme de un jardín secreto que, para seguir cultivándolo, había que protegerlo de las alimañas y de los riesgos de la producción en serie. Tanto ha protegido su jardín secreto que en el Homenaje que le rindieron sus amigos escritores y editores, en la Maison de l'Amérique Latine, el viernes 18 de octubre del año 2002, escuché a André Velter sostener que el poeta Couffon había sacrificado su propia obra para dedicarse a difundir el trabajo de los otros. Es decir, el poeta que había traducido a todos los premios Nobel de la lengua castellana había sido ocultado por su apabullante obra traductora. Aun así, la poesía de Couffon posee un estatuto aparte dentro de su amplia labor de intermediario.

A su ópera prima *Le temps d'une ombre ou d'une image*, publicada cuando el poeta tenía 47 años, le siguieron por lo menos ocho entregas: *Cahier de la baie du Mont Saint Michel* (1974), *Célébrations* (1979), *Aux frontières du silence* (1980); *Corps automnal* (1981); *Absent / Present* (1983); *A l'ombre de ce corps* (1988); *Fenêtre sur la nuit* (1997); *Tôt ou tard* (2002).

He dicho por lo menos ocho puesto que, aunque he oído hablar de otro bloque de poemas no he conseguido ubicarlo: *Le cahier secret*.

Como si el poeta se dejara escribir por la vida, en su obra de versos cincelados y breves, se vuelven evidentes dos grandes momentos. En el primero de ellos se traduce la alegría de vivir, recordar

y maravillarse con una palabra interrogadora sobre el sentido de la felicidad. De entrada, en *Le temps d'une ombre ou d'une image* nos encontramos con una «poética» que ha regido ambos ciclos:

Se encontrarán aquí con una experiencia onírica que se produjo durante el verano de 1971 cuando el autor se hallaba en una playa de Normandía. En el duermevela de una noche de julio, brotó un primer texto y se impuso con una intensidad extraña en mi memoria. Pronto surgieron otros textos habitados por imágenes obsesivas...

Queda claro el entendimiento del acto poético como una experiencia onírica. Vale también tener en cuenta el escenario. En seguida, cuando nos confrontamos con los poemas encontramos unos textos brevísimos, como tallados en la piedra pero habitados por una fina melodía. El primero lleva por título «Rilke»: «La rose **était** une lampe endormie / rêvant le jour rêvant la nuit / Un courant de mort l'a ternie» --- «La rosa era una lámpara adormecida / soñadora de día soñadora de noche / Una corriente de muerte la empañó». Tres versos le han sido suficientes para condensar el universo rilkiano. Arranca con una imagen onírica, sin duda, pero extremadamente concreta en un primer momento: la rosa, la lámpara, el adormecimiento; para evolucionar luego hacia el extra-mundo de la muerte. En el siguiente poema, «Nerval», también nos encontramos con algo sumamente concreto: «Los nenúfares en el negro estanque / espían la ronda sibilina / del verde y del oro al trenzarse / en el aro plateado de la bruma / del parque infinito del recuerdo.» En su recorrido viajamos por el universo literario que lo obsesionaba por entonces; los ya citados Rilke y Nerval, más una plétora de poetas franceses, españoles, latinoamericanos, occidentales, y para mi gran placer, también el peruano Javier Heraud.

Un año más tarde nos entregó su *Cahier de la baie du Mont Saint Michel*. En esta oportunidad el escenario se ha vuelto más preciso. Si en la primera entrega nos proponía un viaje inmóvil, a la luz y el aire de una playa, un recorrido por las melodías de sus poetas preferidos, por la evocación de sus lecturas, por el ensueño intelectual, en el *Cuaderno de la bahía* asistimos a un acercamiento a ese espacio contorneándolo, disfrutando de la playa, del canto de las aves, del placer de la pereza, del júbilo de las miradas, del silencio, de la desnudez de los cuerpos, de los juegos prohibidos. He aquí una de sus piezas, «Plage»: «El día azulino me otorga sus barcas / La gaviota / sus sedosos caprichos / Para ser eternidad la playa se despliega / El instante / privilegiado / en la belleza del movimiento / se perenniza». Todo está dicho sobre el lugar en el que asistiremos a sus gozos. Couffon no está a la búsqueda de recogimientos ni de piedades sino, sólo, de una musiquilla muy íntima, de colores apacibles y de encendidos abrazos.

En *Celebrations* retoma sus temas constantes, pero al mismo tiempo expande y profundiza su universo poético. Oigamos lo que dice en «Teotihuacan»: «Una piedra calla y otra se despierta / en la pasividad de la memoria / La oreja oye un silencio de pie desnudo en la arena / una música olvidada de argollas y brazaletes / Un ojo oblicuo insinúa el futuro de un sueño asesinado». El poeta nos está induciendo a reflexionar no sólo sobre el «aquí y el «lugar» de cada quien en el planeta sino también a rastrear en su obra la evolución de esos conceptos. Más que cualquier otra preocupación ideológica, su poética se centra en interrogantes tales como: ¿Quiénes somos? Materia hecha de ensueños. ¿Dónde vivimos? En espacios cargados de historia. ¿Para qué vivimos? Para gozar.

Posteriormente, el verso se vuelve elegíaco, la voz grave y muchas veces amarga. El verso se carga de óxido para volverse negro, de un negro profundo. El poema se convierte con él en condensada sensación de irreverencia y sarcasmo, en una mezcla de sensualidad y cuestionamiento, en una extraña combinación de respeto y pesimismo. No se asiste al inventario de un mundo en el que se yergan las grandezas del mito, los dioses recónditos del paisaje y, por lo mismo, la añoranza de lo sacro. No, lo suyo es el espacio íntimo. Tal es el caso de *Aux frontières du silence*. La edición lleva tres aguafuertes

de Jacques Doucet. El libro en realidad es un oratorio fúnebre compuesto de 20 estancias. He aquí un ejemplo, titulado «Conformidad»: «A veces / adhiero mi cuerpo totalmente /contra la imagen de mi muerte / inserto / vida / en el vacío / y entonces / siento / la forma exacta de la ausencia». El verso carece de cesuras preestablecidas, el ritmo tiende a hacer coincidir sus tiempos con los tiempos fuertes del pensamiento. El poemario se cierra con esta nota de pie de página: Besnières-sur-mer, julio de 1978, Hospital Henri-Mondor, Créteil, 9 de febrero de 1979. Queda claro así que el poeta ha escrito esas lápidas durante los trances de la enfermedad, pero aun así ninguna de ellas alude a la idea de un más allá de la vida.

Talladas en la obsidiana de los sacrificios y las supervivencias, cada una de sus entregas posteriores son verdaderos exorcismos contra la muerte. En 1983 nos entregó *Absent / Present*. Perdura el tono de la elegía que ya he señalado, mas, de pronto, brota un impromptus, tal el caso del «Autorretrato»: «Esta representación es mi retrato jamás pintado / tiene los colores del día a orillas de la noche // mucho azul las manos los ojos cuando tocan / el paraíso secreto de la cómplice desconocida // mucho del verde de mi soledad / verde como el agua el árbol o la pradera / a la espera del canto para sublimar el silencio // un fino reflejo de oro para darle soleada alegría / un toque de carmín para el fuego de las heridas // y azul mucho azul verde mucho verde». Se pinta él mismo como emergiendo de las profundidades del infierno.

Las ambiciones de Couffon se orientan hacia una deliberada voluntad de prosa y hacia estructuras no sólo limitadas a tono y registro, sino hacia la construcción de un conjunto. Sin embargo, a diferencia de muchos poetas de su generación, no le interesaba la poesía como ejercicio retórico sino más bien como antena del alma. «Me aburren los profesionales de la poesía», me confesó una tarde en Saint Malô en que saboreábamos unas copas de vino blanco y seco frente la inmensidad del mar en compañía de Álvaro Mutis. Meses más tarde, en otra reunión, esta vez en Le Select de París, me dijo que había descubierto una bomba. Se trataba del ejemplar de *Escalas Melografiadas*, el libro de relatos que César Vallejo había publicado poco antes de abandonar el Perú. No era un ejemplar cualquiera sino el mismo que Vallejo había dedicado a su padre y en el que el autor de *Trilce* había cometido el «crimen» de corregir sus propios relatos después de haberlos publicado. Incrédulo, le pedí que me lo mostrara. Lo tenía en el fondo del maletín marrón con el que siempre andaba de un sitio para otro. Era la prueba de que Vallejo consideraba que sus palabras, el tejido que ellas constituyen, estaban vivas hasta cuando él pudiera seguir nutriéndolas. Inmediatamente llamé a un amigo que trabajaba en el departamento de ediciones de una universidad peruana y le hablé del asunto. Arreglé una cita para preparar la edición. Así apareció en el Fondo Editorial de la Universidad San Agustín de Arequipa la nueva versión de *Escalas* que ahora los vallejólogos denominan el Texto Couffon. Lo que yo supuse que provocaría una explosión atómica entre los vallejianos que andan siempre con una retrocarga bajo el brazo para disparar contra los que se atreven con el santo varón, cayó como un golpe de espada en el agua. O quizá, hicieron todo lo posible para silenciar el asunto.

El mismo editor de las «escalas» corregidas me propuso traducir uno de los poemarios de Couffon. Escogimos *A l'ombre de ce corps* (1988), su más reciente poemario por aquel entonces. En esas páginas persisten las ideas, los motivos, las imágenes y los colores oscuros en los que Couffon se movía. En cuanto a la forma, permanecía irreprochable en su precisión. El camino por el que nos lleva va de un claroscuro a otro, desde los atardeceres durante los que el ogro de la muerte lo persigue hasta los amaneceres de nuevos consentimientos. La noche, en todo caso, será el espacio de su voz.

Fenêtre sur la nuit apareció en edición bilingüe en París. La edición viene con tres dibujos de Guayasamín. Está habitado por la añoranza de los cuerpos jóvenes, pero sobre todo por un constante ir y venir sobre la impotencia, la vacuidad, los colores o la opacidad de las palabras. Entre los 27 poemas que lo componen hay cuatro en prosa. Transcribo uno de ellos, «Amor» :

Y pensar que el amor no existiría sin las palabras. Pero incluso la palabra amor es una más. Vieja voz inmutable para los cuerpos siempre nuevos. Eternidad verbal de lo efímero. Tiene el perfume de las rosas de Ronsard, de Rilke o de Eluard, el azufre del Marqués, de Baudelaire, Apollinaire o Aragon, los huesos de miles de voces, el anonimato de un planeta desde aquella pulpa amarga de una manzana sospechosa. Mito. Árbol-mito con hojas de imágenes que hombres y mujeres alimentan con savia extraña y desconocida. Sin embargo, altos y claros susurros del ahora hay en las invisibles raíces del siempre.

Tarde o Temprano es el libro con el que cierra este largo período. Apareció en México en el 2002. Se compone de 37 poemas, separados en tres cuerpos. El libro arranca con un poema que traduce todo su orgullo y todo su contento. «Nombre»: «Me hubiera gustado ser otro. / No aquél a quien se conoce / e incluso se reconoce. // Ser Bosquet o Sabatier. / Alberti o Neruda, / Louis Aragon o Paul Eluard. / O bien / tantos otros que ríen en sus barbas... // Pero yo sólo soy / -disculpen si me ufano- / aquél que todos llaman Couffon.» Es en realidad el mascarón de proa de una nave que emprende un viaje de arreglo de cuentas. ¿Pero arreglo de qué cuentas y con quiénes? Desde la resurrección que había significado *En las fronteras del silencio* hasta esta entrega mexicana Couffon se había confrontado con la muerte, con la enfermedad, con los amores perdidos, con el silencio, con la traición. Sin embargo, agotados los espejismos del destino salvador del género humano y agonizantes las ideas de la trascendencia, en ningún momento su palabra se ha extraviado en los señuelos teológicos. Couffon se refugió en la pura inmanencia de la palabra ceñida y sin autocomplacencia.

Sea «Ceremonia de adioses» la última prueba:

Ya estoy muerto. Mi corazón ha dejado de latir mientras dormía, a las cinco y veintisiete minutos de la mañana. Sensación extraña. Sentí que mis huesos crujían como si se deshicieran. Quise gritar y un soplo salió de mi boca. Mi alma, como diría el cura de mi pueblo [...] Unas manos levantan mi cuerpo. Bajan por mi vientre. Abren mis piernas, levantan y empuñan mi sexo. Lo siento largo y fofo. No, no ocurre nada. Pero la caricia es agradable [...] Han puesto un crucifijo encima de mi pecho. Nunca he creído en Dios ni en Jesucristo. Pero algo sí en el diablo. Me parecía verlo cuando miraba a Picasso, a Charlot, a Dalí, a Stalin, a Hitler, a Brassens o a Gainsbourg. ¡Ah! ¡Esta cruz me oprime! [...] Ya debería descomponerme, incomodar a la gente que seguro me mira con tristeza o miedo o gozo. No, me he puesto tieso, pero no siento que mi carne se reblandezca, se distienda, se agriete para liberar de sus células la sangre que se impacienta por abandonarme. ¿Me voy a despertar?

¡Eh! Pero vean cómo me trasladan, me transportan, me depositan... y me hundo...

Ese era Couffon hasta el último minuto, socarrón e irreverente.

Como ya dije, solo hay uno de sus poemarios que no he conseguido ubicar. Se trata de una historia de amores clandestinos: *El cuaderno secreto*. Lo seguiré buscando hasta dar con él.

*10 Poemas de ventana a la noche
(Fenêtre sur la nuit)*

Viaje

*De niño viajaba en sueños
por encima de los azules verdes amarillos rojos
de planisferios y mapas
de mis libros escolares
luego atravesé por esos azules verdes amarillos y rojos
y conocí a su gente
descubrí sus paisajes ritos y magias
y a veces la embriaguez de sus cuerpos*

*Ahora viajo loco de contento
alrededor de una maceta de geranios*

Signos

¿Viví antaño la angustia que te invade? ¿Acaso la muerte se olvida de tu presencia en esta orilla? Bastaría que un roce de pétalos arañara el azogue de este espejo negro, que un nacer de asustadas alas dispersara la rabia inútil o que en la muda indiferencia un helecho enganchara sus zarcillos azules al cortinaje andrajoso de la noche...

*Nos une aún el hilo del aliento
Cuerda que raspa las paredes del silencio.*

Roja o negra

*Viví largo tiempo
por y para y en
las palabras
las vi reunirse
en ramos mágicos
cada sílaba
pétalo escrito
corola ardiente roja o negra
flores de dicha o de infortunio
cogidas por mí por ti por nosotros
o más secretas
conservadas
entre dos páginas de la vida
donde las vuelvo a encontrar ajadas*

*como las palabras
que deshojo esta noche.*

Invierno

*Ya nada
me llega
que no sea
el hielo equívoco de las palabras
sol vacío
noche larvada
pasos que anuncian a lo lejos la cómplice presencia
y deshacen camino
hojas susurrantes en el árbol desnudo
ceniza
 cenizas
incluso
el libro cae inútil de las manos.*

Duda

*¿Y si acaso el poema fuera un embuste
mórbida maniobra
para burlarse del fastidio
de vivir sin saber por qué?
¿Y si acaso la imagen fuera
espejo sin azogue
para no verse
amar u odiar
el pozo de la nada?*

*¿O si acaso las palabras que dicen...
o tal vez las que callan...
sólo fueran... ?*

Reloj de arena

Vacías quedan mis manos
la arena se deslizó hasta el fondo del negro envase
Sólo permanecen
algunos granos de nostálgica soledad
bajo el frío sol
incierto y brumoso
del recuerdo

Canción triste

A Marie-Claude

*No hablo de la desolación
de caminar solitario
por las calles de la urbe*

*De sentir en el brazo
el vacío
de otro brazo*

*De ver y no ver
lo que fue
y ya no es.*

Interrogación

*Si nada permanece
¿por qué entonces este cuerpo se agota
de tanto amar
de tanto cantar
de tanto soñar
de tanto odiar
para acabar en el olvido de una fosa?*

Final

*Cuando el amor se aleja
cuando la vida se niega a la esperanza
y las palabras del poema
ya no son más que cenizas de muerte
tú bajas hacia las fronteras del silencio
aguas glaucas donde esperan
el negro fantasma de la quimera
el horrible rictus de la nada.*

Balcón

*Cuando la sonrisa tiene más fuerza que el reír
En los labios siempre sedosos
cuando la canción ya asciende a estos labios
sólo con el sonido de un disco gastado
cuando el ojo aún en celo no es más que un mendigo
que se aburre
olvidado del juvenil aroma de hoy
cuando para amarte aún y abrazarte
sólo quedan tus recuerdos*

te acercas indiferente a esta ventana que da a la noche.

Los dioses en crepúsculo

Alejandro Calderón

Hemos venido del árbol de
la sabiduría,
frenando vuelo en algunas
nubes,
virando tormentos siempre
rezagados,
y con tino medurado que
nos une,
barnizamos el polvo de un
esfuerzo
vano de alegría; mas
interrumpidos
por dardos y dudas,
centellantes
de razón en pampa firme,
lanzamos el
anzuelo, aunque el caos
se amotine;
meteoros oxidados de estío,
alinean
legiones ante el llamado,

y en llamaradas
del oráculo, con greda
sutil
por todo pensamiento,
forman
venas esparcidas a la
primera
marea; y en dominios tales
como
el desierto y las orillas
aleteantes,
se clavan nuestros ojos
fulgentes:
oasis del placer y del dolor
de
nuestros cuerpos ya abstractos.

Luis Mizón
Traduit par Claude Couffon

Extraits de Poema del Sur / Poème du Sud

Durmiéndome envejezco
alejado de una guerra que no me concierne
y que escucho a lo lejos
confundida con el mar.
Cabalgo a la deriva de mi sueño
por la tierra familiar y desconocida
donde soy un desertor muy joven
acostado entre flores amarillas
y grandes álamos.

En m'endormant je vieillis
retiré d'une guerre qui ne me concerne pas
et que j'écoute au loin
confondue avec la mer.
Je chevauche à la dérive de mon rêve
sur la terre familière et inconnue
où je suis un très jeune déserteur
couché parmi les fleurs jaunes
et les grands peupliers.

Soy lo que soy
un anciano desnudo que duerme
rodeado de niños y mariposas
(el sudor de mi frente las atrae)
y ahora
mi caballo sin montura y sin riendas
me mira desde el río.
A veces
raras veces
mi sueño me despierta en ese río
ángel fálico del agua que pasa
levantando las piedras
de una casa sumergida.
Y en cada piedra siento
que doy la mano a alguien que se ahoga.

Los niños escuchan
sentados a la orilla de mi sueño

un rumor de piedra y agua.

Je suis ce que je suis
un vieillard nu qui dort
entouré d'enfants et de papillons
(la sueur de mon front les attire)
et maintenant
mon cheval sans selle et sans brides
me regarde du fleuve.
Quelquefois
rarement
mon rêve m'éveille dans ce fleuve
ange phallique de l'eau qui passe
levant les pierres
d'une maison engloutie.
Et dans chaque pierre je sens
que je donne la main à quelqu'un qui se noie.

Les enfants écoutent
assis au bord de mon rêve
une rumeur de pierre et d'eau.

© Gallimard, 1982.

Extrait de *Tierra quemada / Terre brûlée*

La voz está en el árbol rojo y verde
ardiendo con sus pájaros fantasmas
en ese lugar muy alto
donde crecen las flores parásitas
y las abejas se detienen
sobre el óxido dulce de la muerte.

La voix sur l'arbre rouge et vert
brûle avec ses oiseaux fantômes
dans ce lieu très haut
où croissent les fleurs parasites
et où les abeilles s'arrêtent
sur la douce rouille de la mort.

Caminamos
sin saber demasiado
de las voces que olvidan morir.
Los paisajes cambian
pero las voces permanecen :
¡ manchas de un eclipse
en la cara de la luna !

Nous marchons
sans en savoir trop
sur les voix qui oublient de mourir.
Les paysages changent
mais les voix demeurent :
taches d'une éclipse
sur le visage de la lune !

© Le Calligraphe, 1984.

Chers amis, chère Laurence Breysse-Chanet, chère Ina Salazar,

Je n'entamerai pas de propos trop intimes ou personnels, car la relation avec mon père fut trop complexe pour cela, et si l'on m'avait demandé d'écrire un livre sur lui, ma réponse aurait été la suivante : « J'ai vécu une soixantaine d'années à côté de lui et j'en serais bien incapable ». D'autres – je pense à Lina Zerón ou Rocío Durán-Barba – s'en sont chargés avec talent au travers de biographies qui confinent souvent à l'autobiographie.

Alors juste une petite anecdote personnelle, pour lui rendre hommage : J'ai moi-même traduit en français, pendant vingt-cinq ou trente ans, des œuvres de littérature allemande. Lorsque ma première traduction fut publiée, – c'était en 81, je crois –, mon frère Gilles s'exclama avec un certain humour : « Le père avait un nom. Il va falloir à présent qu'il se fasse un prénom ! »

Ces paroles étaient très aimables, mais la réalité des faits les a quelque peu invalidées. Mon père avait déjà bel et bien un prénom, et depuis longtemps. Quant au mien, il est resté en usage surtout auprès de ma famille et de mes amis.

Nicole Gdalia, des éditions Caractères, m'envoie aujourd'hui un poème que notre père avait écrit pour maman, atteinte d'une maladie incurable. Je vous l'envoie. Si vous vouliez le joindre aux témoignages que vous avez recueillis, ce serait également un hommage pour elle.

Merci pour tout ce que vous avez fait pour la mémoire de notre père, et merci à tous de vous être exprimés ou simplement d'avoir été présents,

Miguel Couffon

CLAUDE COUFFON

ALZHEIMER

Tes yeux absents qui me regardent
pleins d'inquiétude et de questions
informulées par une bouche
où le sens des mots se dérobe.

Parfois ce sourire confiant,
ces syllabes reconnaissantes
accompagnant des pas sans fin
ou cette main serrant la mienne...

Retrouver douceur et patience,
oublier ce qu'on ne peut vivre
et laisser les jours s'écouler
en espérant que rien ne change
dans cette trêve sans espoir...

(Tôt ou tard, 2002)

Nicola,
j'ai retrouvé le poème.
Le voici.
Te t'embrasse,
CLAUDE